

Linguistique et littérature : le malentendu

Daniel LeFlem

Volume 9, Number 2, août 1976

Linguistique et littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500396ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500396ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LeFlem, D. (1976). Linguistique et littérature : le malentendu. *Études littéraires*, 9(2), 249–285. <https://doi.org/10.7202/500396ar>

LINGUISTIQUE ET LITTÉRATURE : LE MALENTENDU

daniel le flem

I. Personne ne songeant plus sérieusement, aujourd'hui, à contester l'intervention de sa discipline dans le champ du discours littéraire, le linguiste se réjouit. Mais si, d'aventure, il s'informe plus avant, s'il s'avise du rôle douteux qu'une certaine sémiotique textuelle assigne à la linguistique en général et, en particulier, de la distorsion qu'y subissent nombre de ses concepts théoriques fondamentaux, il cède bientôt à un sentiment complexe d'agacement et de consternation. À cet égard, la trajectoire de J. C. Coquet, telle qu'on la suit dans *Sémiotique littéraire*, recueil relativement récent regroupant des articles rédigés entre 1968 et 1972, constitue un document d'autant plus exemplaire qu'elle est largement représentative d'une mode et de la secte qui la dicte¹. À l'issue de son examen, on jugera de la propriété du terme prudent finalement retenu comme intitulé et si, à ce discret euphémisme, il eût fallu préférer un substitut — supercherie? mystification? — plus énergique.

Au préalable, il me semble opportun pour la clarification du débat de broser à grands traits le fond de décor épistémique devant lequel se joue, depuis une quinzaine d'années, cette trouble collaboration. L'objectif principal de cette rétrospective est d'établir que sous des étiquettes variées — stylistique, critique, poétique, sémiotique — et sous le couvert de péripéties de surface dont la plus importante est sans conteste le

¹ *Sémiotique littéraire. Contribution à l'analyse sémantique du discours* (1973). Les travaux de Coquet sont directement reliés aux recherches théoriques de Greimas; l'article *Poétique et linguistique* figure d'ailleurs dans l'ouvrage de collaboration publié sous sa direction: *Essais de sémiotique poétique* (1972).

passage de l'ère structuraliste à l'ère générative-transformationnelle s'est perpétuée en s'aggravant la même équivoque, qui, dès leur instauration, faussait les rapports de la linguistique avec la littérature.

II.1. LA RÉVÉLATION DE LA STRUCTURE

II.1.1. Selon Barthes, « Pour se rencontrer, les deux disciplines ont (...) dû se vaincre elles-mêmes (...) »². En réalité, s'il a suffi à la linguistique de se distraire de la pente naturelle qui l'entraîne du discours vers son objet de connaissance — la langue — et d'appesantir un regard méthodologiquement assuré sur un domaine qu'elle découvrait privilégié de ses données d'observation, pour la littérature, attachée depuis longtemps à la primauté du contenu idéologique sur son contenant formel, la conversion fut assurément plus pénible. Encore le rapprochement ne fut-il pas le fait de la prise de conscience soudaine et, après un si long aveuglement, presque miraculeuse, que ce qu'étudiait la linguistique était sa matière même, ni *a fortiori* du parti que l'on pouvait tirer de la notion de structure, présente en elle depuis le 19^e siècle et progressivement dégagée et précisée par Saussure, puis par Hjelmslev³ ; il s'accomplit sous la pression conjuguée de l'ensemble des sciences humaines — anthropologie, ethnologie, sociologie, psychanalyse, etc. — qui prétendaient retrouver dans le modèle saussurien (signe : signifiant/signifié)⁴ le principe de leur propre

² Barthes 1968 : 4.

³ Voir Ducrot 1973 : chap. 2 et 3. En bref, l'apport essentiel de Saussure et de Hjelmslev fut, respectivement, « dans l'élément présupposer le système » (p. 44) et : « La structure (...) est désormais séparable de ce qu'elle structure » (p. 99).

⁴ Se décidera-t-on enfin à suivre Guillaume dans sa réforme de l'équation saussurienne : *Signifiant = Signe/Signifié* ? Outre le détournement du sens commun de *signe* et l'absurdité qu'il y a d'appeler *signifiant* une unité du plan de l'expression et donc en soi « insignifiante », l'ambiguïté est constante avec l'emploi indépendant de *signifiante/signifiant* entendus comme charge/chargé de signification. Ainsi, dans l'article liminaire de *Sémiotique littéraire* : « chaîne *signifiante* » (Lacan, p. 12), ensemble *signifiant minimal* » (p. 12), « infinité *signifiante* », « différentielles *signifiantes* » (p. 13), « *signifiante* » (p. 15), « processus de la *signifiante* », « point *signifiant* » (p. 16) (Kristeva).

articulation et se regroupaient donc en *sciences du signe* : phénomène autant social et politique qu'intellectuel auquel la littérature que sa situation prédisposait à la fonction de guide fut paradoxalement la dernière à se rallier. Sans remords d'ailleurs, mais non sans réserves : Todorov, admettant dans *Poétique* que la linguistique a été « pour beaucoup d'entre les poéticiens (...) un médiateur à l'égard de la méthodologie générale de l'activité scientifique », prend aussitôt ses distances :

« Mais on s'accordera aussi à penser que c'est là un rapport purement existentiel et contingent : dans d'autres circonstances, n'importe quelle autre discipline aurait pu jouer le même rôle méthodologique »⁵.

Le survol de cet exposé de poids — sa première version (1968) s'intégrait dans un essai collectif sur le structuralisme — est très révélateur d'une adhésion du bout des lèvres : exception faite de l'emprunt à Benveniste, à propos des « Registres de la parole », de l'opposition *objectivité/subjectivité* (pp. 46, 47)⁶ et de quelques titres : 3. *L'aspect verbal : Mode-Temps* — 4. *L'aspect verbal : Visions. Voix* — 5. *L'aspect syntaxique* — 6. *Syntaxe narrative*, où les termes soulignés sont absolument vidés de leur signification originelle, les ressources considérables de la linguistique y sont superbement ignorées. Il est vrai que même si la poétique s'y trouve dénoncée comme une entreprise transitoire vers l'avènement d'une « science des discours » (pp. 105-109), son projet s'annonce autrement ambitieux : en reléguant au second plan la tendance à l'*interprétation* qu'elles affichaient jusqu'alors exclusivement⁷, les études littéraires doivent à présent accéder à la dignité de *science* par la formulation des propriétés — structures — abstraites qui sous-tendent la totalité des manifestations possibles et rendent compte par conséquent de la *littérarité* :⁸

⁵ Todorov 1973 : 26.

⁶ Benveniste 1966 : 258-266.

⁷ Todorov note qu'il n'est pas question de rejeter le « principe de l'interprétation », mais seulement de combattre « un déséquilibre massif » (p. 27), et, d'autre part, que « entre Poétique et interprétation, le rapport est par excellence celui de complémentarité. (...) Aucune des deux activités n'est première par rapport à l'autre (...) » (p. 21).

⁸ Innovation terminologique de Jakobson 1973 : 15, qui la définissait comme « ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire ». Cf. 1963 : 210 : « L'objet de la poétique, c'est avant tout de répondre à la question : *Qu'est-ce qui fait d'un message verbal un œuvre d'art ?* »

« Par opposition à l'interprétation d'œuvres particulières, elle [la Poétique] ne cherche pas à nommer le sens mais vise la connaissance des lois générales qui président à la naissance de chaque œuvre. » (p. 19 ; cf. pp. 18, 20)

C'est là le point que je crois capital : d'entrée, la conjonction de la linguistique et de la littérature n'a pas été conçue, par cette dernière du moins, comme la relation déverse et hiérarchique unissant une théorisation réussie à un terrain d'application propice, mais comme le parallélisme voulu distant de deux sciences, celle-ci toute entière à constituer tirant argument de l'apparente identité de la substance brute — en fait son envisagement phrastique ou transphrastique suffit à les séparer — pour justifier sa décision de calquer son organisation formelle sur celle-là, achevée ou admise telle⁹. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que ce soit au niveau le plus superficiel que se remarque surtout la convergence, dans le mimétisme du vocabulaire — signe / signifiant / signifié, synchronie / diachronie, paradigmatique / syntagmatique, etc. — que Molino, citant Barthes :

« (...) c'est probablement le recours sérieux au lexique de la signification (...) dans lequel il faut voir en définitive le signe parlé du structuralisme. »¹⁰

a justement caractérisé comme « un usage purement décoratif du jargon linguistique »¹¹. Todorov encore, avec « *La Grammaire du récit* »¹², fournit un exemple particulièrement éloquent de ce verbalisme. Développant un raisonnement plutôt tortueux selon lequel l'hypothèse d'une grammaire universelle présupposant des processus psychologiques fondamentaux dont la présence peut être postulée dans les activités symboliques humaines — notamment le récit — l'autorise, pour théoriser ce dernier, à utiliser « le riche appareil conceptuel » linguistique, mais en se gardant « de suivre docilement les théories courantes sur le langage », il parvient à y reconnaître des « *parties du discours* » *narratif* — un adjectif narratif et un

⁹ Ceci vaut, bien entendu, pour les autres « sciences du Signe » qui ont toutes le langage pour objet, sont toutes porteuses de structures linguistiques d'un certain type, et à ce titre offrent leur aide à la linguistique (Todorov 1973 : 26).

¹⁰ Barthes 1964 : 213-214.

¹¹ Molino 1973 : 117.

¹² Todorov 1968 : 94-102.

verbe narratif¹³ — ainsi que des *catégories secondaires* — voix, aspect, mode et temps — auxquelles le transfert n'a laissé qu'une parenté très lointaine avec les catégories morphologiques qui leur ont prêté leur nom : pure homonymie donc, qui fait mieux savourer l'affirmation allègre qu'« Il se peut que l'étude de la narration nous fasse corriger l'image de la langue telle qu'on la trouve dans les grammaires »¹⁴.

Dans cette perspective qui limite la langue à une simple figuration, apprécier les chances de la poétique de réaliser la mission grandiose qui lui est confiée déborde le cadre de mon propos. Je souligne toutefois que le scepticisme le plus net est de mise. Essentiellement en raison de l'absence, au sens strict, d'une méthode structurale. Après Canguilhem qui s'interroge : « (...) la méthode structurale (à supposer qu'il en existe une, à proprement parler ?) »¹⁵, après Wahl qui nuance : « Mais n'allons pas trop vite à dire que la méthode structurale est une et simple : nous aurons à nous demander dans quelle mesure elle n'est pas chaque fois spécifiée par son objet (...) »¹⁶, Molino, dans un article violemment polémique et controversé, mais lucide, conclut sans appel, sur la base du critère de falsifiabilité énoncé par l'épistémologue Popper, que :

« (...) sinon au sens banal et bien peu utile selon lequel un tout est irréductible à la somme de ses parties », « derrière les mots de *méthode structuraliste*, il n'y a aucun contenu opératoire, précis et valide. »¹⁷

Ce critère pose en effet deux conditions non respectées par le structuralisme :

1. une théorie, pour être scientifique, doit être « testable », c'est-à-dire susceptible de réfutation par une procédure expérimentale (« (...) what characterizes the empirical

¹³ Pas de substantif narratif, car « le substantif peut toujours être réduit à un ou plusieurs adjectifs, comme l'ont déjà remarqué certains linguistes. » (?!) Quant à l'adverbe narratif... ?

¹⁴ Todorov 1973 : 95. Cf. p. 102 : « En définitive, le langage ne pourra être compris que si l'on apprend à penser sa manifestation essentielle, la littérature ».

¹⁵ Canguilhem 1967 : 602.

¹⁶ Wahl 1968 : 8.

¹⁷ Molino 1973 : 109-110 et 117.

method is its manner of exposing to falsification, in every conceivable way, the system to be tested »¹⁸.

2. une théorie ne peut être confirmée, mais seulement infirmée de manière décisive en montrant que l'une ou moins de ses conséquences est en désaccord avec les faits, en vertu de l'inférence logique *modus tollens* que « the falsification of a conclusion entails the falsification of the system from which it is derived »¹⁹.

C'est toujours Todorov qui fait les frais de la démonstration : après avoir rappelé avec droit dans *Introduction à la littérature fantastique* que la démarche scientifique ne contraint pas le savant à épuiser le réel — l'exhaustivité est hors d'atteinte — pour émettre une hypothèse que l'expérimentation ultérieure rejettera ou validera, il n'en considère pas moins « qu'aucune observation des œuvres ne peut en rigueur confirmer ou infirmer une théorie des genres ». La contradiction est flagrante, elle est aussi inévitable. Car il est clair que l'échec enregistré au stade final de la vérification procède de l'incapacité de ce genre d'études à satisfaire aux exigences du schème élémentaire qui préside à l'édification de toute science, à savoir le discernement dans la mouvance du sensible de relations ou de corrélations répétables dégagant des paramètres (constantes) désignant à leur tour des êtres scientifiques. Ce postulat de répétition infaillible est garanti par la stabilité de la Nature : il est exclu de le voir à l'œuvre dans la sphère des créations humaines perpétuellement ouvertes au changement, donc échappant à la prévisibilité²⁰. La faute n'est pas d'avoir rêvé à cet idéal inaccessible, mais bien de persister à le croire à sa portée et de chercher des accommodements avec l'impossible.

¹⁸ Popper 1965 : 42. Cf. 1963 : chap. 1.

¹⁹ Popper 1965 : 76.

²⁰ Todorov 1968 : 8 et 26.

« Là où manquent les relations ou corrélations répétables, le réel s'évanouit ». (Ullmo 1969 : 47). — Deux remarques sont indispensables pour prévenir autant d'objections :

a) Le caractère diffus de la corrélation qui, imposée par des conditions d'observation (interférence observant/observé ou nature de l'observé), « fait correspondre à une valeur d'une grandeur mesurée une courbe de répartition pour la valeur mesurée de la grandeur concomitante » (p. 44)

II.1.2. L'initiative du contact direct allait revenir au partenaire le mieux armé techniquement. Succédant à la mise en demeure de Hjemlev: « (...) il est certain que l'analyse du texte — de même que celles des parties du texte de plus grande étendue — échoit au linguiste comme une obligation inéluctable »²¹, restée sans écho probablement parce qu'elle ne prescrivait que la tâche peu exaltante d'une division basée sur les présuppositions liant les parties, et à la tentative exclusivement syntaxique et peu convaincante de Harris²², l'intervention de Jakobson donna l'impulsion déterminante: en quelques pages magistrales, il levait les interdits en annexant la poétique à la linguistique et, surtout, intégrait au modèle triadique de Bühler la *fonction poétique*, caractérisée comme « La visée (Einstellung) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte (...) » et définie par le célèbre principe d'équivalence :

« La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection [produite sur la base de l'équivalence, de la similarité et de la dissimilarité] sur l'axe de la combinaison [reposant sur la contiguïté]. »²³

qu'un riche catalogue de fragments isolés montrait ensuite en action. Peu après, il comblait une lacune importante en indiquant la voie de la pratique totale: la lecture des *Chats* de

ne peut servir d'alibi à l'affirmation de Todorov que « la relation de manifestation entre l'abstrait et le concret est de nature probabiliste »; puisque cette imprévisibilité relative, quantifiée, est inscrite dans la « loi », et donc vérifiable et répétable.

- b) Semblablement, le développement d'une stratégie conventionnaliste assumant qu'une preuve conclusive de la fausseté d'une théorie ne peut jamais être produite parce que « it is always possible to say that the experimental results are not reliable, or that the discrepancies which are asserted to exist between the experimental results and the theory are only apparent and that they will disappear with the advance of our understanding » (Popper 1965 : 50) est écarté, aucune des deux causes ne pouvant être invoquée dans ce cas.

²¹ Hjemlev 1971a : 125,6. Cf. 135 et 151,2.

²² Harris 1952 : 1-30. Cf. Molino 1973 : 120.

²³ Jakobson 1963 : 210. (« Comme la linguistique est la science globale des structures linguistiques, la poétique peut être considérée comme faisant partie intégrante de la linguistique »), 218, 220.

Baudelaire menée avec l'assistance de Lévi-Strauss est encore regardée comme un classique de rigueur et d'efficacité²⁴.

Parmi les continuateurs qui se livrèrent à des explorations toujours plus entreprenantes de la littérature, deux figures se détachent. Levin, déjà sous l'influence chomskyenne, étend le principe d'équivalence en systématisant dans *Linguistic Structures in Poetry* le procédé des couplages (*couplings*), en germe chez Jakobson, comme l'association discursive de deux termes provenant respectivement d'un paradigme de type 1 regroupant des positions soit syntaxiquement, soit conventionnellement (mètre, rime) équivalentes — comparables ou parallèles —, et d'un paradigme de type 2 contenant des éléments soit phoniquement, soit sémantiquement équivalents, la détermination de ces classes étant confiée, idéalement, à des procédures distributionnelles²⁵. L'harmonie traditionnelle de la forme sujette avec le fond souverain s'inverse dès lors définitivement : la forme, entendue comme la mise en parallèle de paradigmes indépendants, crée le fond : « Le poème engendre son propre code, dont il est le seul message »²⁶. L'apport personnel de Ruwet est double : application²⁷ et approfondissement de la réflexion théorique. Son compte rendu du livre de Levin suggère plusieurs aménagements intéressants :

1. Une activation du mécanisme de couplage qui, de résultat d'une double sélection paradigmatique, devient son propre opérateur en révélant syntagmatiquement des affinités sémantiques discrètes ou inexistantes dans l'absolu : « les faits positionnels sont porteurs de sens ».

²⁴ Jakobson 1962. Aussi Jakobson 1967.

« Ainsi l'analyse des *Chats* de Baudelaire (...) constitue à elle seule une date à laquelle se réfère l'ensemble des études concrètes de ce recueil comme à une hypothèse de travail et à un *modus operandi* exemplaire[s]. » Greimas 1972 : 9).

²⁵ Amorcées de couplages dans Jakobson 1963 : « La formule de Valéry — « le poème, hésitation prolongée entre le son et le sens » — est beaucoup plus réaliste et scientifique que toutes les formes d'isolationnisme phonétique. » (p. 233). — « En poésie, toute similarité apparente dans le son est évaluée en termes de similarité et/ou de dissimilarité dans le sens. » (p. 240). — Syntaxe/Morphologie (p. 236, 237) et couplage total — phonologique, morphologique, syntaxique et lexical (p. 236).

²⁶ Levin 1962 : 47.

²⁷ Ruwet 1964, 1965 et 1968a.

2. un dépassement de la timide notion d'*overlap* (empiètement sémantique) par l'adjonction des liens de contiguïté métonymiques et synecdochiques.
3. enfin et surtout, un essai de passage à l'économie globale du texte — non théorisée par Jakobson — centré sur la conjugaison des couplages avec d'autres facteurs productifs tant de symétrie que d'asymétrie: transformation de constructions parallèles en constructions comparables, degrés de complexité syntaxique, particularités morphologiques, modifications sur l'axe sémantique ou sur celui des conventions²⁸.

Avec *Limites de l'analyse linguistique en poésie*²⁹, le ton change: on insiste sur le rôle « indispensable » mais « auxiliaire » de la linguistique, confinée à la description des « matériaux de la poésie » (p. 57), l'aptitude de l'équivalence simple ou du couplage à saisir la spécificité de la poésie est sérieusement mise en doute (p. 60) et, plus fondamentale, la question de la pertinence des équivalences est soulevée: « au nom de quoi décide-t-on que tel ou tel élément est pertinent ou non du point de vue poétique? » (pp. 60-61)³⁰. Ruwet tente bien, et avec brio, de résoudre la difficulté en préférant à l'enregistrement aveugle et quelque peu désordonné du maximum d'équivalences possible (*Les Chats*) une méthode hiérarchisée (pp. 62-70) où les résultats obtenus à un niveau de départ arbitrairement choisi — ici syntaxique — agissent comme détecteurs et filtres des parallélismes aux autres paliers de l'analyse, qui en retour les étayent, mais les réussites pourtant incontestables de son étude d'un autre sonnet baudelairien — *La Géante* — le laissent sceptique: « Il s'agit là cependant de spéculation (...) » (p. 67). En réalité, il a déjà pris son virage transformationnel: comme les développements de la grammaire générative témoignent déjà de l'insuffisance de « la théorie des deux axes (...) » à rendre compte de l'ensemble des faits linguistiques dans

²⁸ Ruwet 1963: 50 et 53 (1); 50-54 (2); 53-59 (3).

²⁹ Ruwet 1968a.

³⁰ Cf. p. 42. Aussi Molino 1973: 118-120. Ruwet signale notamment le problème, faux selon moi, des équivalences entre éléments résultant d'un choix — dans la catégorie — obligatoire ou facultatif.

toute leur complexité» (p. 60), «il n'y aurait pas beaucoup de sens à lier le destin des études littéraires à ce qui n'aura été qu'un stade transitoire d'une discipline voisine» (pp. 56-57). Un âge de la pensée s'achève, une page se tourne sur un bilan partagé : à l'actif, l'accent mis sur la matérialité palpable de l'objet contre tout ce qui est son dehors — je dirai, abusant d'un tour heureux de Wahl, «un surgissement de la lettre dans une éclipse du sens (...), de l'origine (...), du sujet»³¹ —, la priorité, au moins méthodologique, cédée à la linguistique ; au passif, la faiblesse générale de la procédure — la légitimité discutable de certaines manipulations (les «redressements» de Levin et de Ruwet)³², l'absence de structuration des niveaux, la disproportion énorme entre l'observation et l'exploitation (les résidus des lectures de Jakobson forment de vastes «cimetières») — et l'impuissance de la fonction poétique à «expliquer» le fonctionnement du message total : plus extensive que la *littéarité* initialement visée, elle autorisait l'infiltration d'une néo-rhétorique qui allait, sans paradoxe, se réclamer de Jakobson (Riffaterre, Greimas)³³. On pouvait croire, Ruwet l'a prouvé, l'outil — la connaissance de la langue — et son maniement — le génie intuitif du descripteur — largement perfectibles. Le raz-de-marée qui depuis vingt ans déferle sur le monde linguistique a indéfiniment différé cet espoir.

II.2. LE MYTHE GÉNÉRATIF-TRANSFORMATIONNEL

II.2.1. L'analogie du «marketing» vient à propos : la fascination exercée par la GGT (grammaire générative-transformationnelle) s'explique moins par la qualité du produit que par l'extraordinaire battage publicitaire qui a entouré son lancement et la naïveté des consommateurs auxquels on le destinait. Avec elle, la linguistique rompait brutalement avec un structuralisme purement taxinomique, préoccupé seulement de la segmentation d'un corpus d'énoncés et de sa répartition en classes de distribution, et donc indifférent au comportement foncièrement innovateur du sujet parlant, pour

³¹ Wahl 1968 : 11.

³² Ruwet 1963 : 45,6 et 1968a : 65, note 3.

³³ Riffaterre 1971 ; Greimas 1972. Cf. le remarquable condensé historique de Delas et Filliolet 1973 : 39-50.

1. mettre l'accent sur l'aspect dynamique du langage, redéfini comme un système intériorisé de règles sous-jacent aux données de discours et non directement discernable sous elles, permettant l'engendrement d'une infinité de phrases.
2. corollairement, concevoir la grammaire comme une théorie de cette faculté, c'est-à-dire un corps d'hypothèses relatives à ce système sous-jacent dont on vérifiera ensuite le pouvoir de prédiction.
3. retrouver dans la variété des grammaires (langages) particulières un certain nombre de traits communs que la théorie générale codifie comme propriétés universelles (idées innées) dont les plus importantes spécifient la structure des composantes de la grammaire et leurs relations: en bref, un constituant syntaxique central qu'interprètent un constituant sémantique — au niveau de la structure profonde — et un constituant phonologique — au niveau de la structure de surface —, les règles syntaxiques — transformations — assurant la médiation des deux interprétations³⁴.

À la vision « baconienne » de la science procédant inductivement à de précautionneuses généralisations croissantes se substituait la vision « keplérienne » encourageant le saut qualitatif à l'hypothèse, pivot du mode de raisonnement hypothético-déductif adopté par les grandes sciences d'observation³⁵.

Cette esquisse extrêmement simplifiée fait néanmoins comprendre l'attirance qu'ont éprouvée pour la GGT les littéraires qui ont pu en maîtriser les difficultés techniques ardues: elle rencontrait leurs aspirations à la scientificité, abordait le phénomène capital de la créativité et mettait à leur disposition une formalisation très élaborée; en résumé, elle rendait possible le « renversement d'optique » consistant à délaissier le relevé structuraliste des régularités poétiques au profit « des

³⁴ Tout approfondissement est impossible. Voir Chomsky 1957 et 1965 et Ruwet 1968b: chap. 1. Dans la *Sémantique générative*, la composante sémantique est source. — Sur le schématisme excessif du jugement porté sur le structuralisme, Ducrot 1973: 114-120 et Derwing 1973: 30, note 1.

³⁵ Bach 1965: 112.

processus sémiotiques conditionnant la production des discours poétiques comme articulables et formalisables dans un espace apriorique en paliers, de telle sorte qu'une grammaire poétique, de caractère déductif (...) puisse rendre compte de tous les discours produits ou produisibles»³⁶. À condition toutefois d'apporter à l'instrument, intrinsèquement limité («The grammar of L will thus be a device that generates all of the grammatical sequences [sentences] of L and none of the ungrammatical ones») ³⁷, les profondes adaptations nécessaires à l'absorption des phénomènes de déviance, obligation inévitable pour une grammaire textuelle, ainsi qu'au franchissement de la barrière phrastique. C'est ce programme dessiné dans ses grandes lignes par Levin ³⁸ que plus récemment Van Dijck s'est efforcé d'accomplir dans *Aspects d'une théorie générative du texte poétique* ³⁹ où il jette les bases «d'un système cohérent et relativement simple d'hypothèses (règles) qui, d'une façon explicite et adéquate, *expliquent* (les propriétés d') un certain objet d'étude (...)»: une «science de la littérature» (pp. 181 et 182). Grossièrement, l'élargissement est réalisé de la manière suivante :

1. la phrase est vue comme un texte minimal, ce qui justifie, d'une part, l'inclusion dans la théorie de la grammaire de la phrase, et donc la reprise, moyennant quelques retouches, du modèle de la GGT, d'autre part, et à l'inverse, le traitement du texte comme une structure superficielle complexe produite par l'application à la suite des phrases simples d'une ou plusieurs règles de transformations généralisées ⁴⁰.
2. deux types de règles sont introduites : macro-structurelles, génératrices de la structure profonde (sémantico-logiques)

³⁶ Greimas 1972: 10. Ce renversement aurait pu être plus précoce: «Grâce aux connaissances linguistiques ainsi acquises, nous pourrions prévoir, pour une même langue, tous les textes concevables ou théoriquement possibles». (Hjelmslev 1971a: chap. 6).

³⁷ Chomsky 1957: 13.

³⁸ Levin: 1962. Cf. Ruwet 1963: 39, 40.

³⁹ Van Dijck: 1972a. Aussi 1969 et 1972b.

⁴⁰ Noter une divergence avec la GGT: le sens des suites transformées se modifie dans le passage à la surface (p. 186).

et régissant les rapports interphrastiques, micro-structurales (complémentaires) opérant au niveau de la phrase. Ces « structrateurs » agissent comme des composantes transformationnelles (addition, suppression, répétition, réarrangement, etc...) assurant la cohérence de la dérivation formelle.

3. les macro-structrateurs (généraux : S) et les micro-structrateurs (locaux : S') se subdivisent en sous-structrateurs phonique / graphique, sémique, syntaxique pouvant s'appliquer ensemble ou séparément aux trois niveaux du texte :

- *Ssém* détermine la macro-structure des suites profondes comme l'enchaînement syntaxique (« lois sémiques » ordonnant la succession des phrases) d'un certain nombre de « thématiques » sémiques (cias) sèmes et/ou catégories homologué(e)s et/ou corrélé(e)s, établissant une trame de lignes isotopiques traversée de rapports hiérarchiques.⁴¹
- la syntaxe du texte dépendant presque exclusivement des directives de *Ssém*, le structrateur syntaxique ne travaille pratiquement que sur les phrases (*S' synt*) où il peut susciter toutes formes de redondances — répétitions, équivalences, couplages intraphrastiques ou entre phrases contiguës (relevant alors de l'interprétation performancielle) — ou déclencher des violations des règles normales (écarts).
- *Sph* règle le schéma des rimes (poésie classique), *Sgraph* organise la spatialité : métrique — structuration numérique des strophes, vers, syllabes, espacements strophiques — blancs, écriture (majuscules/minuscules),

⁴¹ À l'opposé de Chomsky, « tous les constituants élémentaires sont de caractère sémique (même les catégories syntaxiques), et non pas des sous-catégorisations exclusivement syntaxiques. » (p. 198). — Ceci pour les textes narratifs ; la poésie moderne présente « dans un certain sens, une *syntaxe sémique zéro* », mais sa thématique peut avoir une syntagmatique élémentaire propre (pp. 199 et 202). Par ailleurs, *S'sém* qui devrait actualiser la base par une couverture (unités + combinatoire) lexématique se borne à « éclairer » le mécanisme linguistique (?) de la métaphorisation, transformation de « redistribution de classèmes » (pp. 203-205 ; cf. note 45).

ponctuation, etc. *S' ph* impose à l'insertion lexicale la contrainte de matrices de traits pertinents isolés ou groupés dans des phonèmes entiers.

Même si l'on accorde à Van Dijck que les déficiences criantes constatées : imprécisions du *S'ph*, avoué « hautement spéculati[f] », insuffisances de la structuration sémantique générale — « règles provisoires », « réflexions hypothétiques et insuffisantes » (pp. 200 et 202) —, négligence de la structuration sémique de la phrase et du réseau quasi inextricable des interactions de structurateurs, notamment *Ssém/S'sém*, *Ssém/sph* (rimes), *Ssém/S'ph* (insertion lexicale), *S'Sém/S'synt* et *S'ph/s'Synt* (couplages), des réserves essentielles subsistent. L'objectif à court terme demeurant bien « une première approche vers la compréhension de l'objet de connaissance qu'est le texte » — en l'occurrence la « taxinomie » et le « modèle » d'un poème de Roubaud — la maigreur qualitative des résultats, par exemple, au niveau des micro-opérations phoniques (pp. 192, 193) et syntaxiques (pp. 195, 196), qui accuse une nette régression vis-à-vis de l'analyse structurale n'incline pas à la confiance pour l'avenir théorique. Surtout, malgré les assurances prodiguées par les prémisses (p. 182), le système ne participe guère de la méthode hypothético-déductive : la machinerie, bien qu'inachevée, impressionne par sa lourdeur plutôt que par des qualités d'élégance et de simplicité et son caractère *ad hoc* la met à l'abri de l'épreuve de falsifiabilité : à partir de quelques postulats de nature transformationnelle, non discutés, est construit régéssivement le modèle générateur dont l'adéquation peut ensuite se vérifier sans risque, circularité qui élimine pratiquement les vertus de la prédiction et de la ré-applicabilité. Le seul saut qualitatif réside dans la catalyse d'indicateurs sous-jacents, spécialement cruciale dans la structuration sémantique où elle s'appuie sur un double à *priori* : Van Dijck reprend l'hypothèse déjà fragile, mais linguistique, des sèmes — attestée en morphologie, plausible seulement, quoique largement acceptée, en sémantique, insoutenable en syntaxe⁴² — puis leur

⁴² a) Nicolas 1970 : 72, citant *Tel Quel* 37 : 43 : « La sémantique structurale isole quasi arbitrairement des sèmes à l'intérieur des lexèmes, lesquels ne sont que des *idées* sans aucun support matériel (...) ».

b) La syntaxe n'est que l'effectivation de sèmes morphologiques (Guillaume). Cf. début note 41.

confère une existence autonome, indépendante de la manifestation lexicale et douée de surcroît d'un pouvoir associatif qui, comme par hasard, rappelle le patron phrastique SN - SV - SN (Prép SN)! Par cette double hypostase⁴³, la macro-structure tire habilement parti de l'obscurité des profondeurs pour se réfugier dans une sorte d'à dire prélinguistique⁴⁴ et il n'apparaît pas clairement de quelle manière la théorie sémiotique générale, sommée « d'engendrer (formellement) un ensemble infini de textes à partir d'un ensemble fini de règles et d'éléments lexicaux » (p. 182), va pouvoir prendre la mesure (unités et règles) de cette nébuleuse. En fin de compte, il faut douter que cet appendice monstrueux greffé sur la GGT :

- a) non linguistique : les éléments et leur organisation (*S/sém, S graph*), l'organisation seule (*Sph, S'ph, S'synt, S'sém*)⁴⁵.
- b) non systématique : une véritable théorie de la structuration textuelle suppose la détermination de paradigmes finis de termes et de leur opérativité interne — pour *S'ph*, le système clos des configurations phémiques (?!) — ainsi que de leur relativité réciproque.
- c) non hypothético - déductif : en raison de a et de b, l'extraction des suites sémiques profondes et des strates transformationnelles d'un texte donné se fait inductivement, guidée simplement par un principe déductif non vérifié (catalyse et dérivation).

soit autre chose qu'un ingénieux, mais vain exercice péjorativement métaphysique.

⁴³ Ces « phrases sémiques » s'apparentent à de médiocres paraphrases des surfaces. Un exemple pour le poème de Roubaud : « *Moi non-perception nature / luminosité cause : séparation* » (p. 202).

⁴⁴ « (...) dans de telles phrases profondes on ne trouve plus de verbes, mais éventuellement des sèmes *action* ou *dynamisme* qui sont à la base des verbes » : des sèmes (?) postiches ont bien pris la place des termes morphologiques réels!

⁴⁵ Pour une critique de la catalyse a) d'une catégorie majeure absente (*S'synt* : P → * SN) : Le Flem 1975 : 236,237 ; b) dans la métaphorisation : Henry 1971 : 74,5.

II.2.2. Il y a plus. Pour la GGT, le mouvement de reflux semble irréversiblement engagé. Déjà quelques irréductibles, insensibles aux tactiques de persuasion⁴⁶ et qui se souvenaient de Saussure, Benveniste et Guillaume, récusaient obstinément l'idée qu'une grammaire de langue puisse s'articuler sur une unité appartenant au plan du discours — la phrase —, fût-elle conçue comme un schème abstrait⁴⁷, comme ils ne pardonnaient pas son dédain pour les catégories morphologiques constitutives, désignées par des symboles, et leur structuration, ramenée à une simple concaténation⁴⁸. Mais l'ébranlement de l'édifice requérait une force d'impact plus grande, que possèdent précisément les deux attaques incisives qui viennent, de l'intérieur et simultanément, d'être portées contre les assises de la GGT. Botha s'inspire de la logique et de la philosophie des sciences pour bâtir un modèle d'évaluation des arguments non démonstratifs qu'il applique tant à l'*interpretive* qu'à la *generative semantics*: l'enquête minutieuse qui porte sur les trois aspects de l'évidence externe, de l'évidence interne et des critères d'acceptabilité conclut à une carence grave de la logique de justification à laquelle elle attribue la responsabilité des controverses intraparadigmatiques⁴⁹. De la critique de Derwing⁵⁰, plus dévastatrice encore parce qu'elle touche aux concepts fondamentaux, je ne retiendrai que sa dissection de l'opposition *compétence/performance* et son incidence sur le sujet ici traité. On sait les confusions sans fin auxquelles a donné lieu la réception de cette distinction centrale, qui toutes tendaient, malgré les rappels à l'ordre de Chomsky, à assimiler la compétence à une performance idéalisée, épurée de tous les accrocs accidentels du langage actualisé: un modèle de production/perception. S'il est juste de signaler, à la décharge des contrevenants, que leur méprise

⁴⁶ Botha 1973: 332,333.

⁴⁷ Saussure 1972: 148,149; Benveniste 1966: chap. 10; Guillaume 1973: 153-159. Comparer Van Dijck 1972a: 189: « (...) n'importe quelle phrase du Texte *infini* qu'est la Langue ». Cf. p. 194 et p. 193, note 20: « Les lois de la distribution moyenne des consonnes et des voyelles dans un texte » regardent la phonologie de la Langue!

⁴⁸ Saumjan 1966: 144-146; Nicolas 1970: 70, 71.

⁴⁹ Botha 1973: spécialement chap. 7, 327-331.

⁵⁰ Derwing 1973; c.r. de McCawley dans *La Revue canadienne de linguistique*, 1974 - 19: 2, pp. 177-188.

fut encouragée par deux facteurs au moins — l'assertion que la grammaire doit rendre compte de la dynamique du langage, c'est-à-dire de l'habileté du locuteur à former et à comprendre des phrases nouvelles :

« It [a linguistic grammar] aims to discover and exhibit the mechanisms that make this achievement possible. »⁵¹

et la facilité de l'équivoque sur le contenu de *generate* (= *enumerate*), renforcée par plusieurs emplois dûs à Chomsky lui-même⁵², les mises au point parfaitement explicites des écrits majeurs les plus diffusés interdisaient toute mésinterprétation. *Syntactic Structures* indique que les grammaires examinées « are quite neutral as between speaker and hearer, between synthesis and analysis of utterances » ; *Aspects*, en plus de faire abstraction d'une série de faits impertinents (« memory limitations, distractions, shifts of attention and interest, and errors ») renchérit : « (...) we say nothing about how the speaker and hearer proceed, in some practical or efficient way, to construct such a derivation »⁵³. Ceci dit, ce caractère de neutralité coexiste parfaitement dans la théorie, sans aucune contradiction⁵⁴, avec l'affirmation primordiale de la nature mentaliste de la compétence, de son substrat psychologique, en un mot, de sa réalité : l'attention accordée au processus d'acquisition du langage (*acquisition device*) dont le déroulement est analogue à celui de la procédure de découverte, de telle sorte que « generative grammars (...) must be the *output* of an acquisition model for language »⁵⁵, la définition de la langue comme « the system represented in the brain »⁵⁶ et de la

⁵¹ Chomsky : 1966b : 3-4 ; Cf. 1966a : 4 et 75, 1967 : 76, Chomsky et Miller 1963 : 271.

⁵² Derwing 1973 : 265, note 1 et 270, note 1.

⁵³ Chomsky 1957 : 48 et 1965 : 3, 4, 8 et 9. Cf. Van Dijk 1972a : 184 : « (...) il n'y a pas de relation directe entre cet engendrement formel et la *création* (écriture) *interprétation* (lecture) concrète de la performance (...) » ; cf. 182, 186, 193, 202.

⁵⁴ Derwing a tort de vouloir déceler un glissement dans l'attitude de Chomsky (*speaker's ability* → *neutrality*) : la neutralité du modèle ne le rend pas — théoriquement — inapte à expliquer la créativité. Par contre, il est vrai qu'elle dénature le concept d'idéalisation des sciences naturelles (chap. 7.4 et 8.1.4).

⁵⁵ Chomsky 1965 : 57 ; cf. 8, 3-4, 25 + 58 et Derwing 1973 : chap. 3, 44-63.

⁵⁶ Chomsky 1963 : 326,327.

grammaire comme « an hypothesis concerning the internalized system »⁵⁷, et l'importance attachée à l'intuition pour l'évaluation de cette dernière⁵⁸ ne laissent planer aucun doute sur la « vérité » psychique du modèle C et l'éminence de son rôle au sein du modèle de l'acte du langage entier, où, *constituant basal*, il sera connecté à — et modalisé par — un constituant performanciel prescrivant les conditions de production et de perception⁵⁹. Derwing⁶⁰ dirige contre cette prétention une contestation en trois phases scrutant autant d'acceptations possibles de la notion de compétence :

1. une GGT ne possède qu'une seule des trois propriétés inhérentes à un modèle de performance idéalisé : la *récurtivité*, mais non la *sélectivité* et la *bidirectionnalité* ;
2. la décision de considérer une GGT comme la composante centrale d'un modèle de performance relève de l'arbitraire tant que la distance qui la coupe des données observables et la soustrait à la vérification n'aura pas été réduite par la description préjudicielle du modèle intégrateur général et de leurs interactions, tout juste ébauchée à ce jour ;
3. comme, de toute manière, une GGT n'est pas couplée directement sur la performance et, mieux encore, qu'une incompatibilité logique — « difference in logical character »⁶¹ — l'en sépare, sa légitimité même est suspecte : elle ne repose finalement que sur des universaux indémontrables qui la dénoncent comme pure axiomatique, dénuée de toute portée psychologique et donc inconciliable avec les desseins de la recherche (psycho) linguistique.

Les retombées immédiates pour la sémiotique littéraire générative de Van Dijck sont évidentes : son approche de la

⁵⁷ Chomsky 1968 : 23. Cf. Katz 1964 : 129, Botha 1970 : 10, note 1, Van Dijck 1972a : 182, 189 et Ducrot 1973 : 115.

⁵⁸ Chomsky 1965 : 19. Cf. Derwing 1973 : chap. 7.3 et 7.4.

⁵⁹ Chomsky 1965 : 9 ; cf. 25, Miller et Chomsky 1963 : 464 sv et Steinberg 1970 : 180, 1 (« rules for competence use »).

⁶⁰ Derwing 1973 : chap. 8. La seconde seule — et non les trois (p. 259) — correspond à la position de Chomsky.

⁶¹ Chomsky 1970 : 58. — Sur l'apriorisme des universaux, Derwing 1973 : chap. 3.

compétence textuelle, procédant successivement par l'incorporation de la compétence transformationnelle phrastique, puis par l'extension à la structuration générale et complémentaire du principe dérivationnel, cumule en effet les *à priori*. Ce vice redhibitoire, auquel s'ajoutent les reproches antérieurs, sanctionne l'inanité de l'entreprise.

II.3. CONCLUSIONS

Ce survol très théorique doit avoir mis en évidence, en les contrastant avec celles de Jakobson, Levin et Ruwet, la profonde identité qui sous-tend les démarches extérieurement très dissemblables — structurale/transformationnelle — dont Todorov et Van Dijck ne sont que les figures prototypiques. Une obsession commune les habite : « scientifique » la littérature, prévoir et canaliser ses immenses virtualités. Un subtil paralogisme (linguistique = science du langage, or littérature = langage donc...) camoufle le même recours illicite à la linguistique : ses concepts sont dévoyés, transplantés hors de leur champ propre, la langue, pour fournir l'armature d'un prétendu modèle de discours. Toutes deux aboutissent dans la même impasse du formalisme et du verbalisme, imputables à la nature a-linguistique et a-systématique de l'objet à théoriser.

La *Sémiotique littéraire* de Coquet représente une simple variante de ce parcours⁶².

⁶² Malgré Hjelmslev 1971a : 156 : « Il est immédiatement évident qu'une métasémiotique [= sémiotique scientifique = opération = description exhaustive, non contradictoire, simple (chap. 22, 23 et 11) peut et doit être adjointe à la sémiotique connotative (dont le plan de l'expression est une sémiotique : la littérature p.ex.)] pour y poursuivre l'analyse de ses objets ultimes ». La perspective est en effet tout autre : il ne s'agit pas de cerner la *littérarité*, mais « d'analyser les multiples sens du contenu [connotateurs] — géographiques et historiques, politiques et sociaux, religieux, psychologiques — qui se rattachent à la nation (comme contenu de la langue nationale), à la région (...), aux formes d'appréciation des styles, à la personnalité (...), aux mouvements ».

III. SÉMIOTIQUE LITTÉRAIRE : LE LEURRE LINGUISTIQUE

III.1. L'ouvrage ne ménage pas ses efforts pour se mériter la reconnaissance de son caractère scientifique et linguistique. En témoigne d'abord le soin scrupuleux mis à se démarquer de tendances concurrentes : le *discours littéraire* et le *discours marxiste* qui sacrifient l'œuvre à son dehors, à un avant soit ontologique (l'essence), soit économique-idéologique, et, rivales plus sérieuses parce qu'adossées à la matérialité de l'écriture, mais péchant par le manque de rigueur de leur discours démonstratif, la *sémiotique moniste* de Meschonnic, traquant dans l'œuvre singulière, avec tous les excès de l'intuition, le « faisceau de traits pertinents », « la réciprocity interne infinie des correspondances entre petites et grandes unités qui la constituent en « un système générateur de formes profondes » et fondent l'unicité de son langage », et la *sémanalyse* de Kristeva, pressée de délaisser l'horizontalité du *phéno-texte* pour, cette surface crevée, une plongée verticale dans l'espace d'engendrement de l'infinité signifiante — le *géo-texte* — dont la face visible n'est qu'une « retombée décalée »⁶³. En second lieu, le matraquage incessant de citations et de références tous azimuts dédouanant pratiquement chaque proposition théorique. Un coup d'œil à l'index des auteurs est édifiant : structuralisme, distributionnalisme, fonctionnalisme, glossématique, GGT, linguistique générale et leur(s) représentant(s) le(s) plus prestigieux sont convoqués à titre de répondants de l'orthodoxie de la tentative.

⁶³ Coquet 1973 : chap. 1, 96 (Meschonnic), 112 (Meschonnic et Kristeva), 116 (Kristeva).

Meschonnic 1969, 1970a, 1970b.

Kristeva 1967, 1969, 1972a, 1972b.

Dans Kristeva 1969, l'opération de génération est « linguistique » (pp. 36-37), mais « translinguistique » dans Kristeva 1972b (p. 212). Pour Meschonnic, « la linguistique est en fait le point de départ d'une rigueur et d'un formalisme qui permettent de poser (...) en termes synthétiques à la littérature la question de son être », mais ne peut seule « saisir tout le fait littéraire » (1969 : 15, 25, 27, 29).

L'antériorité de la « lecture linguistique », ni exclusive, ni dominante, est donc revendiquée, qui focalisera sur le message coupé de son cadre performanciel — émission/réception⁶⁴ — et, recourant à un syncrétisme méthodologique où quelques touches transformationnelles ravivent une hypothèse fondamentalement structuraliste, délivrera « le sens linguistique primaire » :

1. le sens ne s'offre pas comme un donné à décrire ; aussi la lecture démarre comme une *cryptanalyse* (Jakobson) qui travaille à construire un « objet de connaissance » ;
2. la lecture présuppose que l'objet visé soit conçu comme une *structure* (Hjemslev), un *système* (Saussure) organisant des éléments unis par une solidarité « gestaltiste » — la signification du tout n'est pas réductible à la somme de ses parties — qu'elle s'efforce de découvrir⁶⁵. Comme la prédominance du système de relations sur les éléments reliés s'exerce à chaque étape de la syntagmation textuelle, impliquant une réévaluation de toutes les unités linguistiques⁶⁶, et que la linguistique *stricto sensu* déclare forfait sur le plan transphrastique, la régulation de cette syntagmation sera prise en charge par un *vocabulaire* et une *grammaire* du discours poétique qui, à partir d'un repérage des marques formelles dévoilant la trame relationnelle, spécifiera « des unités et des classes, leurs règles d'agencement (morphologie) et de fonctionnement (syntaxe) »⁶⁷ ;
3. la formalisation de la grammaire est assurée par le relais de *modèles* interprétatifs soumis aux critères d'évaluation d'*économie*, de *reproductivité*, de *vulnérabilité* et d'*efficacité*⁶⁸, qui jouent un double rôle :

⁶⁴ Coquet 1973 : 27 et 69, N 3.

⁶⁵ Coquet 1973 : 34-35 (« Voilà le point de vue qui fonde toute analyse structurale : la mise à jour du système (...) »).
Benveniste 1966 : chap. 8 ; Hjemslev 1971b : 28-35 et 109-110 ; Saussure 1972 : 157.

⁶⁶ Coquet 1973 : 28, 64, 69. Cf. Jakobson 1963 : 248 ; Delas et Filliolet 1973 : 42.

⁶⁷ Coquet 1973 : 111-112. Légères variantes pp. 88-89 : « (...) des unités linguistiques, leurs règles d'agencement (morphologie) et de fonctionnement (syntaxe) » ; p. 116 : « une distribution ordonnée des unités et des classes de relation ». Aussi pp. 27-28, 49, 52, 67-69, 70-72, 93.

⁶⁸ Coquet 1973 : 48-49, 92, 103, 113, 116.

- a) ils agissent comme des *médiateurs/simulateurs* figurant le fonctionnement de l'objet dont ils permettent l'*intelligibilité (lisibilité)*⁶⁹ ;
 - b) déductivement, ils servent d'instruments de *prévision, d'intégration* et de *découverte* à l'égard d'objets encore inobservés ou non encore existants⁷⁰ ;
4. ces modèles intermédiaires fixent la *typologie* soit d'un texte unique, soit, par confrontation intertextuelle, d'un corpus discursif plus ou moins large — *Illuminations, Alcools* —, mais le but dernier demeure l'établissement de modèles fondamentaux « seuls capables de subsumer l'ensemble des propriétés du fait poétique »⁷¹.

Faut-il le dire, la procédure suivie est hypothético-déductive⁷², susceptible de vérification^{72'} et si son caractère « tentatif » est avoué^{72''}, elle est constamment confortée par le rappel de sa conformité avec l'activité scientifique en général^{72'''}.

III.2. Cette architecture en trompe-l'œil ne résiste pas à une investigation quelque peu poussée.

III.2.1. Premier indice alarmant qui amorce son effritement, l'auteur ne paraît pas avoir une aperception très nette de la distinction *Langue/Discours*. On s'étonne de lire çà et là que « l'analyste du *discours* s'intéresse à la *langue en soi* et non à la manière dont a été produit ou compris l'énoncé », que la poésie forme « un sous-ensemble des *langues naturelles* » ou encore qu'il existe « dans la *langue* » des segments — ainsi le stéréotype « tuer le temps » (*L'Étranger*) — d'étendue variable⁷³. Ces

⁶⁹ Coquet 1973 : 28, 40, 43, 49, 89, 111.

⁷⁰ Coquet 1973 : 29, 43-44, 52, 77, 111. La fonction heuristique n'est pas très claire : s'agit-il de transformations purement formelles des modèles qu'on expose ensuite à la vérification expérimentale ? Voir Ullmo 1969 : 112-120.

⁷¹ Coquet 1973 : 111-112 ; cf. 29, 55, 58, 86, 116.

⁷² Coquet 1973 : 39.

^{72'} Coquet 1973 : 52.

^{72''} Coquet 1973 : 72, 116.

^{72'''} Coquet 1973 : 34, 35, 49, 51, 52, 64, 113.

⁷³ Coquet 1973 : 60, 67, 69 (je souligne). Mieux, p. 68 : « Sur le plan de la *langue-discours* (...) ».

confusions sont de précieux signes diagnostiques : elles s'enracinent, en effet, dans l'erreur capitale consistant à poser à *priori*, sans la moindre justification, l'homologie des deux plans de la langue et du discours :

« Devant un texte long, le linguiste semble embarrassé, alors qu'il reconnaît plus aisément les contraintes d'ordre phonologique ou morpho-syntaxique ou sémantique qui s'exercent sur la phrase. Qu'elles soient moins nombreuses ici que là ne change pas cependant leur nature (...). »⁷⁴

Décomposé, le tour de passe-passe revient à transcender deux observations banales — le discours et un objet structuré ; le discours et la langue traitent une même matière — par un postulat : la structuration du discours est de type linguistique. De cette prémisse, les conséquences découlent alors fort logiquement :

« Comme tout élément de la langue (sic), il [le message] est analysable en structures et toute structure d'un système linguistique est informée de signification. »

Il ne s'agit plus que de basculer la perspective en substituant

« au point de vue taxinomique (!?) de la langue conçue comme un système de signes le point de vue syntaxique d'un discours compris comme un enchaînement de structures de signification (...). »

et de mettre en place, pour assumer celui-ci, une linguistique *lato sensu* qui, calquant son organisation (vocabulaire, morphologie, syntaxe) sur la linguistique de langue⁷⁵, manipulera des *unités* — l'apologue du Tchécoslovaque dans *L'Étranger!* — et des *objets linguistiques* pour en extraire le *sens linguistique*⁷⁶.

⁷⁴ Coquet 1973 : 51 (je souligne). De même chez Barthes (1966 : 3), comme le signale Molino (1973 : 120-124) : « Le plus raisonnable est de postuler un rapport homologique entre la phrase et le discours (...) ».

⁷⁵ Coquet 1973 : 27-28, et 67-68. Cf Molino (1973 : 122), citant Barthes (1966 : 3) : au-delà de la phrase et quoique composé uniquement de phrases, le discours doit être naturellement l'objet d'une seconde linguistique.

⁷⁶ Coquet 1973 : 59, 60-61, 69, 76, 88.

III.2.2. L'exploitation de nombreuses citations, systématiquement transférées de leur champ d'application propre, la linguistique₁, à celui de la linguistique₂, frise de ce fait l'escroquerie intellectuelle. Quand Saussure dit que « la *linguistique synchronique* s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistants et formant système (...) »^{76'} et qu'il affirme la primauté du système sur ses constituants, le *Cours* a dépassé depuis longtemps la bifurcation *Langue/Parole*⁷⁷. Quand Benveniste envisage le langage comme « une catégorisation, une création d'objets et de relations entre ces objets », il entend bien par *langage* la *langue*, « moule de toute expression possible », et non, comme Coquet, « un système secondaire »^{77'}. Hjelmslev enfin, tout en définissant le langage (langue + parole) comme « une entité autonome de dépendances internes, ou, en un mot, une structure », précise bien que « c'est la *langue* et non la *parole* qui constitue l'objet spécifique de la linguistique structurale » et que « la langue seule correspond à cette définition »^{77''}. L'escroquerie se double ici d'une mécompréhension : « Ce n'est qu'au plan de l'immanence, dit Coquet, qu'il est possible de parler de structure ». Mais si pour Hjelmslev l'*immanence* s'oppose à la *manifestation* comme la *forme* à la *substance*, il ressort bientôt que Coquet l'interprète comme la structure profonde, composée de substance, supportant la surface : ainsi, ce sont les *phonèmes/phèmes* (expression) et les *sémènes/sèmes* (contenu) qui composent la « face *immanente* » du lexème et, preuve plus flagrante :

« Dans le rapport de solidarité qui unit chez Hjelmslev la forme du contenu à la substance du contenu, c'est le second terme que nous privilégions. »^{77'''}

^{76'} Coquet 1973 : 26, 27, 69, 76, 89, 129.

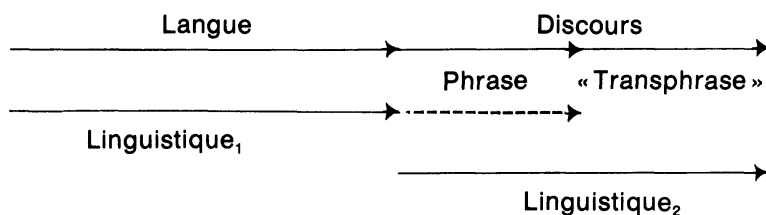
⁷⁷ Coquet 1973 : 37, 51, 111, 113, 152 ; Saussure 1972 : 36-39, 140, 157. Cf. Benveniste 1966 : chap. 8.

^{77'} Coquet 1973 : 27, 59 (N 19), 60 (N 23), 67, 115-116 ; Benveniste 1966 : 64, 74, 83.

^{77''} Coquet 1973 : 35, 52 ; Hjelmslev 1971b : 28, 31, 109.

^{77'''} Coquet 1973 : 35-36, 43, 54, 64 ; Hjelmslev 1971a : chap. 15 ; cf. Greimas 1966 : 102. Autre incompréhension p. 39 : le concept hjelmslévien de *déduction* — texte → composantes — (1971a : chap. 4 ; 1971b : 45, 137) assimilé à l'analyse déductive de Barthes (1966:2) — modèle → texte. Cf. Greimas 1966 : 16.

III.2.3. C'est à travers la problématique de la phrase, unité discursive par excellence, que se saisit le mieux le faitice de l'homologie *Langue/Discours*. Les deux linguistiques ne s'articulent pas en succession autour du pivot phrastique, mais se chevauchent selon ce schéma :



Du point de vue de L_1 , la phrase n'est pas un système, mais l'effet dévers (trait pointillé) d'une suite de sélections opérées dans un système de systèmes morphologiques qui conditionnent entièrement sa syntaxe : son existence en tant qu'unité de discours, la signification qu'elle véhicule n'ont de sens que par rapport à la langue. Sa récupération par L_2 oblige à occulter ce conditionnement et c'est dans un tout amorphe que le sémioticien s'astreint à discerner une nouvelle combinatoire. Un glissement important — second tour de passe-passe — se produit donc de la coopération phrastique des deux linguistiques ⁷⁸ (fig. 1) à l'éclipse de L_1 , neutralisée par L_2 qui accapare seule l'ordonnance de la totalité du champ discursif (fig. 2) :

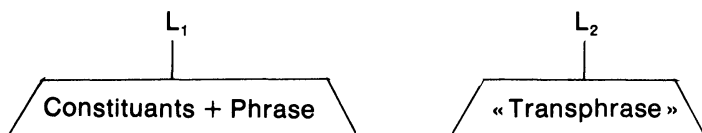


Fig. 1

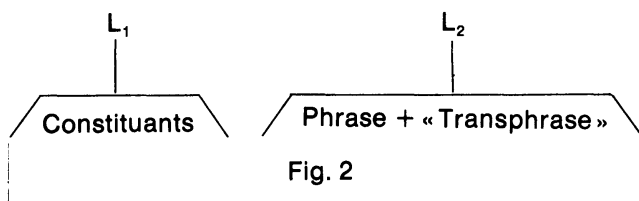


Fig. 2

⁷⁸ Coquet 1973 : 67, 68 (« La phrase (...) [ne peut] fournir qu'une *interprétation parcellaire* (...) ».) (je souligne).

Coquet s'inspire alors fortement de la *Sémantique structurale* de Greimas dont la tâche à ce niveau consiste à :

« établir (...) une typologie des modes d'existence, sous la forme de structures actantielles simples, des micro-univers sémantiques, dont les contenus, décrits grâce aux procédures de l'analyse fonctionnelle ou de l'analyse qualificative (ou des deux à la fois), ne constituent que des variables. »⁷⁹

Pour la réaliser, le descripteur dispose d'un appareil théorique partageant l'univers sémantique en une *immanence*, dont les unités sont les *sèmes*, et une *manifestation*, combinaison de sèmes hétérogènes en *sémèmes* que le *discours* traduit sur le plan de l'expression. Une *syntaxe sémantique* destinée à générer des unités de manifestation plus grandes prend le relais en divisant la classe des *sémèmes*, indépendamment de leur contenu, en une sous-classe présupposée d'*actants* — *sémèmes discrets* — et une sous-classe présupposante de *prédicats* — *sémèmes intégrés* — répartis en *fonctions* — classème « dynamisme » — et en *qualifications* — classème « statisme » —, la production d'un *message sémantique* se faisant par projection de la structure élémentaire de la signification sur une double actualisation, d'une part, dans le modèle actantiel à trois catégories — *sujet vs objet/destinateur vs destinataire/adjuvant vs opposant* —, de l'autre, dans le modèle fonctionnel ou dans le modèle qualificatif, avec application, régie par un petit nombre de règles, de celle-ci à celle-là⁸⁰.

En formule générique :

F/Q (m ; a) [A 1 ; A 2 ; A 3 ; A 4 ; A 5 ; A 6]⁸¹

Confrontée à un micro-univers particulier, l'analyse prédicative, à partir d'un découpage séquentiel commandé par des traits formels différentiels phonétiques, prosodiques, grammaticaux et lexicaux, isole des sèmes qui « Groupés, (...) définissent les qualifications (Q) et les fonctions (F) qui, à leur tour,

⁷⁹ Greimas 1966 : 133 et les chapitres 8 à 10 (pp. 102-191) ; Coquet 1973 : 40-41.

⁸⁰ Greimas 1966 : 126-127, 132, 153. (« (...) le message n'est (...) que la projection de la structure élémentaire de la signification sur les contenus déjà organisés en classes d'actants et de prédicats (...) »).

⁸¹ Greimas 1966 : 154-156 (où *a* et *m* sont respectivement des *aspects* — sous-classe de Q — et des *modalités* — sous-classe de F).

définissent les actants (ou classes d'acteurs) » ; chaque corrélation délimite une *séquence* sur l'axe syntagmatique et correspond à une *classe* sur l'axe paradigmatique, et leur combinaison donne la grammaire du texte⁸².

L₂ s'identifie donc à la syntaxe sémantique postulée par Greimas. Son institution ne s'explique cependant que par une méconnaissance parfaite de la dichotomie fondamentale du langage en deux versants lexical et grammatical ainsi que du rôle des catégories morphologiques, provisionnelles pour une large part, et dans le système de langue et dans les signifiés formels des mots réalisés, à l'égard du destin phrastique et de la signification supportée⁸³. C'est parce que Greimas ravale la structure grammaticale au rang de système second, non immanent, remplissant dans la communication la *fonction phatique* jakobsonienne (redondances) que la prise en charge des sémèmes dans la manifestation discursive est confiée à un modèle syntaxique immanent qui argumente l'axe logique (!) aristotélien *substance / prédicat* par les deux classes sémantiques (!) actantielles et prédicatives. Or, comme il est exclu que la phrase, en tant qu'association sémématique, puisse être simultanément le théâtre de deux mises en scène incompatibles et que, d'autre part, l'hypothèse de la morphologie conditionnante — linguistique — paraît infiniment plus plausible que celle d'une syntaxe autonome — sémantico-logique —, on récusera la seconde, nécessité *ex machina* et chimère d'une théorie inadéquate, ce qui clôt le débat relatif à son authenticité linguistique et scientifique et, corollairement, détruit la conjecture même d'une homologie entre un réel (L₁) et un imaginaire (L₂). La discussion côtoie ici l'épistémologie, plus précisément l'exigence de *réalisme opératoire*, défini par Ullmo comme « la rencontre de la réalité, au sens le plus ordinaire et de l'activité *réalisante* de la science », que Greimas, bien que l'ayant contractée sans équivoque dans ses prémisses, transgresse :

⁸² Coquet 1973 : 71-72. En tant que sous-classes, les actants sont antérieurs aux prédicats. Dans un micro-univers donné, les prédicats créent les actants (Greimas 1966 : 122, 128-129).

⁸³ Je recommande la lecture divertissante de Greimas 1966 : 112-118. Entre autres : « constructions baroques de la grammaire », « l'édifice syntaxique apparaît comme une construction sans plan ni visée bien claire, comme un enchevêtrement (...) », « bric-à-brac apparent ».

« (...) cette [description] doit être adéquate, elle doit adhérer à la réalité, qui est, pour nous, le niveau de la langue - objet. »⁸⁴

III.2.4. Les critiques ultérieures se greffent sur ce défaut crucial comme des incidents. Considérons d'abord le modèle actantiel. Des trois catégories, une seule — *sujet* vs *objet* — provient par extrapolation de la syntaxe française (Tesnière) et forme une sous-classe « syntaxique »; l'adaptation est toutefois très libre: Greimas fait l'équation *sujet* = *agent* / *objet* = *patient*, alors que, structurellement, le *prime actant* (sujet) n'est pas nécessairement « celui qui fait l'action » et que le *second actant*, objet à l'actif, est nommé *contre-sujet* au passif⁸⁵. La deuxième catégorie — *destinateur* vs *destinataire* — et *a fortiori* la troisième, sortie d'une « analyse concrète du conte populaire », n'ont aucune attache avec la sphère linguistique comme l'atteste la possibilité de *synchrétisme catégorique* (cumul *sujet* / *destinateur*, etc.): deux actants soi-disant syntaxiques se combinent avec quatre actants sémantiques, accusant l'hétérogénéité de l'ensemble, corrigée (?) ensuite, il est vrai, par une uniformisation sémantique complète⁸⁶. Il faut souligner aussi la nature généralement inductive des extrapolations qui, simples clichés de schèmes phrastiques résultatifs, n'ont pas statut systématique. C'est une pure taxinomie de figures syntagmatiques — « classes de discours » (Coquet) — qui, ne pouvant donner lieu qu'à des projections « équivalentes », n'a rien de commun avec la paradigmatique en œuvre dans le langage. La pirouette sophistiquée de Greimas :

« On aurait tort d'en déduire que le propre des systèmes est d'être immanents (...) et que la manifestation est toujours morphématique: la structure des actants dans l'énoncé est (...) la projection du systématique sur le morphématique; »

⁸⁴ Ullmo 1969: 120-123; Greimas 1966: 16-17. Cette syntaxe n'est pas seulement une commodité d'analyse: « La syntaxe sémantique est donc immanente à l'activité linguistique » (p. 117; cf. 118, 122, 123-124, 126).

⁸⁵ Greimas 1966: 130, 134, 173; Tesnière 1969: chap. 49-51. Noter que la syntaxe de Tesnière rejette l'opposition logique *sujet* / *prédicat*: le verbe, régi chez Greimas, y est régissant.

⁸⁶ Greimas 1966: 157 (« la solution du problème = F / A 2/, la solution du professeur = F / A 1 / »). Cf. 158, 173-174.

ne dupera que les profanes. La faiblesse est réelle et Coquet, en gauchissant le fameux principe de Jakobson, totalement hors de propos ici :

« La relation d'équivalence entre ces deux [axes] (Jakobson) nous engage à voir dans les structures narratives la projection et la combinaison des classes et de leurs unités sur le plan syntagmatique. »

y ajoute une bévue monumentale⁸⁷.

Quant aux deux classes prédicatives qui partagent le même trait d'asystematicité, leur maniement n'est pas des plus commode et l'attribution au prédicat d'un des deux classèmes *statisme / dynamisme* est souvent délicate⁸⁸. De plus, comme seule l'axiomatique générale, d'ailleurs hautement hypothétique, est proposée, que la description précise des catégories et systèmes sémiques, et de l'investissement sémique des sémèmes reste à faire, l'explicitation d'un sémème fonctionnel ou qualificatif dans une phrase minimale est déjà une aventure. Le problème, on va le voir, gagne en acuité dès que l'analyse affronte des énoncés plus longs.

III.2.5. Le simplisme de la syntaxe sémantique se prête aisément à une extension à des micro-univers assez vastes, à condition de les aligner sur les *cadres métalinguistiques* — syntaxe et lexématique — de la description en soumettant l'inventaire des occurrences à une procédure de délexicalisation et de dégrammaticalisation comprenant une *normalisation* et des *réductions* simples et complexes des redondances du contenu à leur dénominateur commun (notion d'*isotopie*)⁸⁹. La *fonction sémiologique* (Hjemslev) objectivante — l'expression « décide

⁸⁷ Greimas 1966 : 105-106 ; cf. 117. On pose *a priori* un objet comme système, puis on en déduit une propriété du système ! — Coquet 1973 : 77 (je souligne) ; cf. 42, 59, 83, 89. Bévue confirmée p. 93 : « C'est ce qui est connu sous le titre de « Principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison. »

⁸⁸ Greimas 1966 : 122-123. Cette robe lui va = statique ; cette enfant va à l'école = dynamique (?) ; il va de plus en plus mal = ???. Cf. 164-165.

⁸⁹ Greimas 1966 : 141-171. La normalisation, par l'*objectivation du texte*, recoupe la réduction.

du nombre et de la limitation des valeurs du contenu »⁹⁰ — est remplacée par un « filtre » (Coquet) qui épouse toutes les tentations du descripteur et, au mieux, l'action conjuguée de la normalisation et de la réduction aboutit à une totale banalisation du texte, indispensable à son appréhension par l'indigence du modèle. Par ailleurs, le principe de complémentarité des opérations de réduction et de *structuration*, loin de garantir la pertinence de la première, fait peser sur la construction entière la menace additionnelle de la circularité que la technique de l'*homologation*, parce qu'elle se base sur la présence toujours aléatoire d'une disjonction sémique, ne réussit pas à dissiper. On mesure mieux à l'examen de cette démarche descriptive qui professe, à l'encontre de l'acquis le plus solide de la linguistique structurale, la « valorisation de la *substance du contenu* par la mise en parenthèses des éléments de sa forme »⁹¹ — mais quel résidu dérisoire ! et donc quelle valorisation ? — l'abus caricatural que représente l'usage des termes « morphologie » et « syntaxe ».

III.2.6. Enfin, la description ne participe nullement de la méthode hypothético-déductive (Coquet) : « ascendante », franchissant des « étapes d'approximation successives » (Greimas), elle est conduite de bout en bout sur le mode inductif, déductive seulement par sa finalité, par son souci de maintenir la cohérence avec le modèle syntaxique, lui-même obtenu par induction⁹².

III.3.1. L'arbre se juge à ses fruits, affirme le vieil adage. Aussi le dernier volet de ce dossier sera consacré à un bref jaugeage sur pièces de l'efficacité pratique de la théorie, en l'occurrence la cryptanalyse d'un court poème des *Illuminations* et la reconstruction de son code⁹³ :

⁹⁰ Hjelmslev 1971b : 125-126. Cf. Coquet 1973 : 82 (« Remarque ») et Molino 1972 : 123-124, à propos de l'analyse structurale de Barthes (1966 : 8) : « Les unités narratives seront substantiellement indépendantes des unités linguistiques ».

⁹¹ Greimas 1966 : 167 (je souligne). Cf. 85-86. La syntaxe sémantique est d'ailleurs indépendante de la langue naturelle employée (p. 154).

⁹² Coquet 1973 : 39 ; Greimas 1966 : 159, 166.

⁹³ Coquet 1973 : 72-78.

DÉPART

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
 Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
 Assez connu. Les arrêts de la vie. — Ô Rumeurs et Visions!
 Départ dans l'affection et le bruit neufs!

Le cheminement est connu : la détection de signes formels démarcatifs justifie la segmentation du texte en deux séquences initiales — alinéas 1 à 3 — et finale — alinéa 4 — et guide la réduction de la première au syntagme - synthèse «*Ô Rumeurs et Visions!*», puis l'extraction des sèmes / sensoriel / — subsumant les sèmes / auditif / («*Rumeurs*») et / visuel / («*Visions*») — et / émotion / (l'interjection et le !) dessine une première qualification prédicative qui, en vertu des équivalences lexicales («*Rumeurs*» / «*bruit*») et médiate («*Ô - !*» / «*affection*»), est appliquée également à la deuxième séquence. L'identité qualificative est ensuite transformée en opposition par l'insertion d'un prédicat fonctionnel («*Départ*»), ce qui, après distribution des actants, donne la structure narrative :

Séquence A	$\frac{F^{\circ}}{Q(s^1 + s^2)}$	[A 6]	Classe 1 / échec /
Séquence B	$\frac{F}{Q(s^1 + s^2)}$	[A 1]	Classe 2 / victoire /

III.3.2. Du point de vue strictement formel, et sans m'engager à fond sur un terrain aussi mouvant, je crois percevoir au moins deux discordances avec la *Sémantique structurale*. Le modèle de Coquet couple régulièrement F et Q et dans les séquences et dans les classes paradigmatisées (?), alors que celui de Greimas stipule que «le message (...) doit comporter, d'une part, soit une fonction, soit une qualification, et, de l'autre, un nombre limité d'actants» et ne comprend pas, par conséquent, de classes de corrélation F/Q⁹⁴. En second lieu, le jeu syntaxique, chez Coquet, est orchestré par deux types de règles : des règles de combinaison, obligatoires, — dans *Départ*, la contiguïté syntagmatique de classes opposées sémantiquement — et des règles de transformation, facultatives, modifiant ou par le biais des fonctions (F ↔ F^o) ou par

⁹⁴ Greimas 1966 : 123 (je souligne). Cf. 127, 129, 155-156, 162.

celui des qualifications ($Q \rightarrow Q^\circ$), « le statut structural d'une ou plusieurs classes ». Or, les secondes font visiblement double emploi avec les premières et, surtout, elles sont absolument dépourvues d'opérativité, donc de réalité, puisqu'une transformation — entre A et B par exemple — n'est jamais qu'une relation inférée par l'analyste du contact de fonctions et/ou de qualifications successives dans la linéarité du discours. Il suffit donc, pour en rendre compte, de prévoir — avec Greimas — un modèle conjonctif/disjonctif programmant la consécution « horizontale » des fonctions (et des qualifications ?) ⁹⁵.

III.3.3. Plus importante est la confrontation du code présumé avec l'objet poétique. Si l'appauvrissement de la signification découlant de la réduction de la séquence A est trop évident pour qu'on y insiste, la « morphologie » des classes 1/2 réclame plus d'attention. Elle suscite les plus nettes réserves. Car comment concevoir un rapport prédicatif entre les sèmes sensoriel et affectif, qui appellent un support animé, et l'actant A 6 ? La disconvenance en 2 ne se situe plus au niveau du métalangage, mais du contenu, puisque « *bruit* » et « *affection* » — vraisemblablement dirigée vers le sujet (« *dans* ») — ne qualifient pas A 1. Verticalement, seule une identité classématique unit des qualifications séparées par le passage d'un sentiment négatif implicite (*rejet*, *dégoût* ?) à un sentiment positif explicite et par la « nouveauté » du « *bruit* » et de l'« *affection* », circonstances adjuvantes (A 5) dont l'origine n'est pas divulguée, qui, loin d'en résulter, provoquent ou favorisent le déclenchement de la fonction/départ/.

Réformée d'après ces remarques, la structure narrative devient :

Q (satiété, rejet)	[A 1 (Je);	A 2 A 6 Rumeurs; visions; arrêts)]
F (départ)	[A 1 (Je);	A 5 (bruit; affection)] ⁹⁶ .

De toute manière, le soupesage des alternatives — celles-ci, d'autres, aisément supérieures — ne revêt qu'un intérêt triplement académique ; d'abord parce qu'aucune, fût-elle idéale, ne

⁹⁵ Greimas 1966 : 165.

⁹⁶ Je respecte la disjonction F/Q, j'introduis un syncrétisme actantiel A2/A6 et j'abandonne les dénominations forcées *Échec/Victoire*.

pallie l'évanouissement du poétique, ensuite parce que toutes, laxisme inquiétant, s'accrochent peu ou prou de la même traduction en clair :

« le monde étant donné et récusé (classe 1), il est possible de lui substituer, sous certaines conditions (F), un monde en apparence identique, mais, en fait, tout autre, puisque sa substance même est atteinte et transformée (classe 2). »

enfin parce que ce « sens linguistique primaire » (Coquet) n'accomplit aucun progrès de la connaissance par rapport à un commentaire conventionnel :

« adieu à tout un passé mort, liquidation de souvenirs encombrants — mais il se termine par un salut à une vie nouvelle. »⁹⁷

Le critère déterminant de l'efficacité tranche : contestable, non reproductible, la grammaire de « *Départ* », dont le rendement se compare à celui d'une quelconque analyse littéraire traditionnelle, se déclare formalisme illusoire. Ce verdict corrobore pleinement celui de Molino qui, à propos d'une étude de *L'Étranger*, a déjà stigmatisé « les excès auxquels peut mener (...) un type de recherche dénué de toute rigueur »⁹⁸.

III.4. CONCLUSIONS :

De la sémiotique générative de Van Dijck à la *Sémiotique littéraire*, la continuité subsiste dans la recherche de la structure profonde du contenu affranchi de sa manifestation formelle. La rupture de la fonction sémiologique, en permettant le gommage — nécessaire — de la limite phrastique et, par l'exercice de la visée isotopique, la transformation de l'inventaire lexématique en sémèmes construits, le forgeage d'une pseudo-syntaxe réduisant les fonctions à des actants sémantiques et nivelant les classes morphologiques situent, à coup sûr, l'entreprise en marge de la systématique du langage : l'affubler de l'étiquette « linguistique du discours », conserver

⁹⁷ Coquet 1973 : 76 ; Bernard 1960 : 491-492. L'impertinence des variantes — F = « conditions » ; l'identité apparente des deux mondes — a été montrée.

⁹⁸ Molino 1973 : 124-125 ; Coquet 1973 : chap. 3.

pour la désignation d'une combinatoire rudimentaire d'unités mal définies les termes marqués de *sème*, *sémème*, *morphologie* et *syntaxe*, ressortit à la parodie et à la mystification.



Le postulat d'homologie entre phrase et discours, la métaphorisation conséquente de la linguistique et l'absence généralisée de réalisme opératoire, ici cibles d'élection conformément au projet annoncé, ne sont pas les seules tares qui affectent cette tendance majeure de la sémiotique contemporaine.

Si elle se donne bien pour but immédiat la *lisibilité* du texte (Coquet), il lui faut renoncer à une seconde utopie, sous-jacente à la première, la prétention de *scientificité* sublimant l'introduction en force dans ces espaces où soufflent tous les vents de l'esprit d'un étonnant lexique de la coercition (règles, instructions, lois, modèles, ...). Aux deux battements de l'activité scientifique — la découverte et la vérification — la situation du savant contraste, en effet, radicalement avec celle du sémioticien qui s'imagine pouvoir calquer ses méthodes: le premier doit tailler dans l'enchevêtrement phénoménologique pour en dégager des paramètres cautionnés par l'expérimentation, mais le second ne peut éluder la tâche d'en rendre compte dans toute sa complexité; inversement, alors que l'un escompte de ses formules la maîtrise sans défaillance des infinis possibles dans un secteur restreint du réel, les modèles bricolés par l'autre, soumis aux hasards de l'intuition, ne réfléchissent jamais qu'une image abstraite, au mieux très appauvrie, le plus souvent déformée, d'une manifestation poétique isolée.

En résumé, il n'y a de science que du général, et de littérature que du particulier:

« Mais l'œuvre, et toute la littérature, n'est qu'actualisation. Où est le virtuel ? L'œuvre est l'antiécriture, l'antigenre. »⁹⁹

Ce serait naïveté de croire que ces considérations puissent hâter de quelque manière un revirement indispensable. Contre

⁹⁹ Meschonnic 1969 : 26.

de telles constructions métaphysiques, solidement retranchées dans l'intimité de chapelles fonctionnant en circuit fermé, des assauts plus appuyés et mieux conduits que le mien seraient fatalement voués à l'échec. La sagesse est d'attendre que, leur stérilité se faisant toujours plus voyante, elles cessent simplement d'avoir cours :

« (...) metaphysical systems do not yield, as a rule, to frontal attack. (...) Such systems are more vulnerable to ennui than to disproof. They are citadels, much shot at perhaps but never taken by storm, which are quickly discovered one day to be no longer inhabited. »¹⁰⁰

Université Laval

BIBLIOGRAPHIE

- Bach, E., « Structural linguistics and the philosophy of science », *Diogenes*, 51, 1965, pp. 111-128.
- Barthes, R., « L'activité structuraliste », *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1964.
- Barthes, R., « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communication*, 8, 1966, pp. 1-27.
- Barthes, R., « Linguistique et littérature », *Langages*, 12, Didier/Larousse, 1968, pp. 3-8.
- Benveniste, E., *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- Bernard, S., Rimbaud, *Oeuvres*. Sommaire biographique, introduction, notices, relevé de variantes et notes par S. Bernard, Paris, Garnier, 1960.
- Botha, R. P., *Methodological Status of Grammatical Argumentation*, Mouton, 1970.
- Botha, R. P., *The Justification of Linguistic Hypotheses*, Mouton, 1973.
- Canguilhem, G., « Mort de l'homme ou épuisement du cogito ? », *Critique*, 242, juillet, 1967, pp. 599-618.
- Chomsky, N., *Syntactic Structures*, Mouton, 1957.
- Chomsky, N., « Formal properties of grammars », in *Handbook of Mathematical Psychology*, vol. 2, New-York, Wiley and Sons, 1963, pp. 323-418.
- Chomsky, N., *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1965.
- Chomsky, N., *Cartesian Linguistics: a Chapter in the History of Rationalist Thought*, New-York, Harper and Row, 1966a.
- Chomsky, N., « Topics in the theory of generative grammar », in *Current Trends in Linguistics*, vol. 3, *Theoretical Foundations*, Mouton, 1966b, pp. 1-60.
- Chomsky, N., « The general properties of language », in *Brain Mechanisms Underlying Speech and Language*, New-York and London, Grune and Stratton, 1967, pp. 73-88.

¹⁰⁰ Warnock 1958, cité par Derwing 1973 : 295.

- Chomsky, N., *Language and Mind*, New-York, Harcourt, Brace and World, 1968.
- Chomsky, N., « Deep structure, surface structure, and semantic interpretation », in *Studies in General and Oriental Linguistics*, Tokyo, TEC, 1970.
- Chomsky, N., Miller, G. A., « Introduction to the formal analysis of natural languages », *Handbook of Mathematical Psychology*, vol. 2, New-York, Wiley and Sons, 1963, pp. 269-321.
- Coquet, J. C., *Sémiotique littéraire. Contribution à l'analyse sémantique du discours*, Mame, 1973.
- Delas, D., Filliolet, J., *Linguistique et poétique*, Paris, Larousse, Coll. Langue et Langage, 1973.
- Derwing, B. L., *Transformational Grammar as a Theory of Language Acquisition*, Cambridge, University Press, 1973.
- Ducrot, O., *Qu'est-ce que le structuralisme ? 1. Le structuralisme en linguistique*, Paris, Le Seuil, Coll. Points, 1973.
- Greimas, A. J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, Coll. Langue et Langage, 1966.
- Greimas, A. J., « Pour une théorie du discours poétique », *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse, Coll. L., 1972, pp. 6-24.
- Guillaume, G., *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Québec, PUL et Paris, Klincksieck, 1973.
- Harris, Z. S., « Discourse analysis », *Language* XXVIII, 1952, pp. 1-30.
- Henry, A., *Métonymie et métaphore*, Paris, Klincksieck, 1971.
- Hjemslev, L., *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les éditions de minuit, 1971a.
- Hjemslev, L., *Essais linguistiques*, Paris, Les éditions de minuit, 1971b.
- Jakobson, R., *Essais de linguistique générale*, Paris, Les éditions de minuit, 1963.
- Jakobson, R., Lévi-Strauss, Cl., « Les chats de Charles Baudelaire », *L'Homme*, II, 1, Mouton, 1962, pp. 5-21.
- Jakobson, R., « Une microscopie du dernier spleen dans *les Fleurs du Mal* », *Tel Quel*, 29, 1967, pp. 12-24.
- Jakobson, R., *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil, 1973.
- Katz, J. J., « Mentalism in linguistics », *Language*, 40, 1964, pp. 124-137.
- Kristeva, J., « L'engendrement de la formule », *Tel Quel*, 37, 1969, pp. 34-73.
- Kristeva, J., « Sémanalyse : Conditions d'une sémiotique scientifique », *Semiotica*, 4, 1972a, pp. 324-349.
- Kristeva, J., « Sémanalyse et production de sens », *Essais de sémantique poétique*, Paris, Larousse, Coll. L., 1972b, pp. 207-234.
- Le Flem, D. C., « La phrase nominale », *Grammaire générative et psychomécanique du langage*, Bruxelles, Aimav et Paris, Didier, 1975, pp. 209-239.
- Levin, S. R., *Linguistic Structures in Poetry*, Mouton, 1962.
- Meschonnic, H., « Pour la poétique », *Langue française*, 3, 1969, pp. 14-31.
- Meschonnic, H., *Pour la poétique*, Paris, Gallimard, 1970.
- Miller, G. A., Chomsky, N., « Finitary models of language users », *Handbook of Mathematical Psychology*, vol. 2, New-York, Wiley and Sons, 1963, pp. 419-491.
- Molino, J., « Structures et littérature », *Archives européennes de sociologie*, XIV, 1973, pp. 106-125.

- Nicolas, A., «Écriture et/ou linguistique». (À propos du groupe «Tel Quel»), *Langue française*, 7, 1970, pp. 63-75.
- Popper, K. R., *Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge*, London, Routledge and Kegan Paul, 1963.
- Popper, K. R., *The Logic of Scientific Discovery*, New-York, Harper and Row, 1965.
- Ruwet, N., «Analyse structurale d'un poème français: un sonnet de Louise Labé», *Linguistics*, 3, 1964, pp. 62-83.
- Ruwet, N., «L'analyse structurale de la poésie», *Linguistics*, 2, 1963, pp. 38-59.
- Ruwet, N., «Sur un vers de Charles Baudelaire», *Linguistics*, 17, 1965, pp. 69-77.
- Ruwer, N., «Limites de l'analyse linguistique en poétique», *Langages*, 12, 1968a, pp. 56-70.
- Ruwet, N., *Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon, 2^e édition, 1968b.
- Riffaterre, M., «Modèles de la phrase littéraire», in *Problèmes de l'analyse textuelle*, Paris, Didier, 1971.
- Šaumjan, S. K., «La cyberétique et la langue», in *Problèmes du langage*, Gallimard, 1966, pp. 137-152.
- Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale*. (Édition critique préparée par T. de Mauro), Paris, Payot, 1972.
- Steinberg, «Psychological aspects of Chomsky's competence-performance distinction», in *Working Papers in Linguistics*, University of Hawaiï, vol. 2, 2, 1970, pp. 180-192.
- Tesnière, L., *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1969.
- Todorov, T., «La grammaire du récit», *Langages*, 12, Didier/Larousse, 1968, pp. 94-102.
- Todorov, T., *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Le Seuil, 1970.
- Todorov, T., *Qu'est-ce que le structuralisme ? 2. Poétique*. Paris, Le Seuil, Coll. Points, 1973.
- Ullmo, J., *La pensée scientifique moderne*, Paris, Flammarion, 1969.
- Van Dijk, T. A., «Des fautes de grammaire à la grammaire des fautes», *Manteia*, 7, 1969, pp. 29-36.
- Van Dijk, T. A., «Aspects d'une théorie générative du texte poétique», in *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse, Coll. L., 1972a, pp. 180-206. 1972b.
- Van Dijk, T. A., *Some Aspects of Text Grammars. A Study in Theoretical Linguistics and Poetics*, Paris, Mouton, 1972b.
- Wahl, F., «Introduction générale». *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, 1 et 2, Paris, Le Seuil, Coll. Points, 1973, pp. 7 à 13.